

Nous avons ce vieil adage : « la santé n'a pas de prix », auquel le discours administratif a rajouté : « mais elle a un coût ». Et voilà qu'à nouveau tout est ramené à l'argent. Laissons-là un éventuel débat sur ce qu'il conviendrait d'entendre par la Santé n'a pas de prix et penchons-nous sur son coût et plus particulièrement son coût humain. Si la santé, ou plutôt son contraire, la maladie rapporte beaucoup aux financiers bien avisés et toujours avides, elle fait de plus en plus défaut sur l'ensemble de la population et plus particulièrement celle des soignants, acteurs et gardiens de la dite Santé.

Définition et rappel : « **Le soignant accompagne le patient tout au long de son hospitalisation ou de ses soins pour lui permettre de maintenir le plus haut niveau d'autonomie possible, mais aussi d'intimité, et de dignité. De manière plus générale, le soignant partage une éthique, ainsi qu'une conception commune de l'être humain, des soins, de la maladie... C'est une profession tout particulièrement axée sur la communication.** »

Les contraintes imposées par une hiérarchie, harcelée et à son tour harceuse, dans le quotidien au travail, aux soignants, amputent à ces derniers du temps de présence effective auprès du malade et cela nuit gravement à leur santé. Parmi ces contraintes : des tâches de plus en plus chronophages comme la traçabilité sur des documents papiers mais aussi les dossiers informatisés qui font souvent doublons, répondre aux appels téléphoniques toujours plus nombreux du labo, de la pharmacie, des familles (qui, pass oblige, ne peuvent plus visiter leur parent, ami, voisin), du bureau des entrées et du service des urgences qui, matin et soir, pointent les lits disponibles, etc.. ,les plannings non respectés, les changements de service pour aller remplacer un agent manquant, les glissements de tâches telle que partir récupérer dans un autre service une ordonnance de sortie, faire un inventaire de stock parce que celui qui en est chargé est absent, etc...

Parmi le harcèlement : les appels téléphoniques au domicile de l'agent pour le prier de venir travailler alors que c'est son jour de repos, en exerçant sur lui un chantage qui appuie bien sur la corde sensible de son empathie bien connue, la condamnation par la mise en accusation systématique des soignants que l'on rend responsables de presque tous les dysfonctionnements, en leur balançant au visage qu'il ne savent pas s'organiser, la décrédibilisation par la mise en doute ou l'ignorance de la parole d'un personnel soignant jugé subalterne et non référent par la hiérarchie.....

Ce trop plein fait que les soignants, prenant conscience qu'ils n'ont plus les moyens de réaliser des soins dignes de ce nom, souffrent, se sentent impuissants face aux contraintes qu'engendrent les décisions prises par les administratifs qui appliquent, parfois même avec zèle (carrière oblige) des politiques insensées de technocrates devenus « hors sols ».

Devant ces difficultés que faire, comment s'adapter, quelles options:

\*

Intégrer les contraintes pour maintenir un soin de qualité, prendre sur soi quoi qu'il en coûte, au risque de l'usure. C'est le surinvestissement qui, fatalement, mène à l'épuisement final.

\* Il y a aussi des stratégies de retrait qui constituent des formes de renoncements, de démobilisation et qui engendrent de la souffrance chez des personnes qui, pour la majorité, avait une haute opinion de ce que pouvait signifier pour elles: «être au service du public».

\* La démission ou la mise en disponibilité pour tenter de reprendre le pouvoir sur sa vie professionnelle, privée (là aussi le surinvestissement a des conséquences).

\* Il y a, aussi, malheureusement, l'impossibilité de s'adapter, de faire face. C'est le fatal désespoir qui mène à la maladie et parfois à l'irréremédiable: le suicide.

Le soignant tombe **malade au travail, du travail** parce que les conditions dans lesquelles il travaille sont tellement contraintes qu'il ne parvient plus à faire face: il plie, perd pied, est désabusé jusqu'à arriver au point limite de ne plus pouvoir se maintenir dans son travail. En soi, la maladie apparaît alors comme une forme ultime d'échappatoire: le corps dit «stop», il arrête de se maintenir dans une situation de travail délétère.

La maladie d'origine professionnelle d'une personne est aussi l'échec de l'ensemble de l'équipe, car elle interpelle la souffrance inavouée des autres et l'impossibilité de ceux-ci à s'organiser pour trouver des solutions collectives aux difficultés.

La souffrance au travail est le résultat d'un processus par lequel le salarié (à son corps défendant) retourne le conflit contre lui, en intériorisant les difficultés qu'il rencontre sous forme de culpabilisation et de désespoir (la hiérarchie harceleuse facilitant). C'est alors l'individu qui se vit en échec personnel.

A l'inverse, en identifiant l'origine du problème à l'extérieur de soi dans l'ensemble que représente la société, on peut à la fois «extérioriser» sa souffrance et trouver le chemin de l'action collective qui seule sera vraiment en mesure de redonner du sens aux souffrances endurées et d'améliorer réellement les situations de travail.

Oui! L'ordre établi, véhiculé jusqu'à nous au travers d'une pyramide hiérarchisée et constituée de chefaillons et autres tyranneaux est délétère, mortifère.

Nous n'avons pas le pouvoir de changer le monde, mais modestement, ici et maintenant, nous pouvons commencer à changer notre monde en témoignant, déjà, de ce que nous n'acceptons plus !